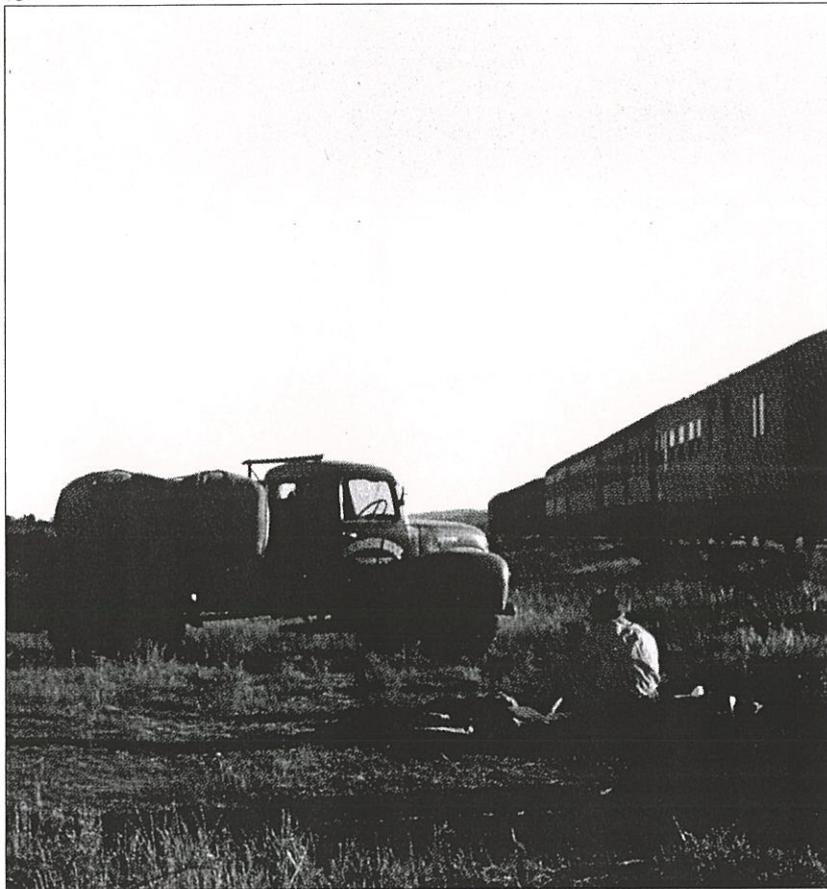


# CINÉMA De Namur à Verviers...

*« Australia »,  
le très beau  
film de Jean-  
Jacques  
Andrien,  
a illuminé  
un Festi-Wal  
riche en  
révélation.*

PG



« Australia » n'est pas avare de beautés : visuelles, narratives, émotionnelles, sensuelles.

Le quatrième Festival de Namur du film francophone (rebaptisé Festi-Wal) a rassemblé un nombreux public autour d'une sélection abondante, riche des nouvelles créations d'auteurs confirmés (Jacques Doillon, Bertrand Tavernier) mais aussi de révélations singulières comme ce « Monde sans pitié » d'Eric Rochant auquel il ne manque rien pour devenir le film culte de cette fin de décennie, ou « Un tour de manège », le premier film très émouvant du metteur en scène de théâtre Pierre Pradinas. Nous y reviendrons, comme nous reparlerons du Québécois Gilles Carle, auquel Namur rendait, cette année, un hommage mérité.

Pour beaucoup, l'événement du Festival devait être la première belge d'« Australia », le nouveau film de Jean-Jacques Andrien. Projetée dans des conditions techniques indignes d'une manifestation dont cela reste l'évident point faible (l'ambiance, le sens de l'accueil n'iraient-ils pas de pair avec une plus grande rigueur ?), l'œuvre a su imposer, contre flous et marées, l'évidence d'une belle réussite.

L'aventure du film a débuté vers 1983, l'année où Andrien réalise « Mémoires », deux ans après la sortie applaudie du « Grand Pay-

sage d'Alexis Droeven ». Mais la source des choses remonte peut-être plus loin, à l'époque où le futur cinéaste n'était encore que le petit Jean-Jacques et arpentaient les trottoirs de Verviers, à la recherche de bagues de cigare abandonnées par les gros négociants internationaux venus passer commande dans la cité lainière. « En quelques mois, se rappelle Andrien, il n'y eut plus une seule bague de cigare à trouver. Les négociants ne venaient plus à Verviers, le déclin était là et tout le monde faisait comme s'il n'en savait rien. Trente ans plus tard, j'ai voulu revenir sur cette époque et sur ce curieux aveuglement qu'on appelle en psychologie un "processus de répudiation" ». Le film se déroule à la fin 1955, entre l'Australie où Edouard Pierson a depuis longtemps déjà fait sa vie et un Verviers où l'entreprise familiale bat dangereusement de l'aile. Il y retrouvera sa mère, y affrontera son frère et inspirera la passion d'une femme mal mariée avant, sans doute, de repartir avec elle rejoindre sa petite fille, restée aux antipodes.

Voilà pour l'anecdote, qu'un scénario bien conçu mènera vers une fin ouverte et belle. Mais la grandeur d'Andrien, comme dans ses films précédents déjà, est la manière originale et forte avec laquelle il conjugue les plans les plus différents, l'intime comme le collectif, l'affectif comme l'économique, associant géographie des lieux et des corps, trajectoires des désirs et des courants sociaux, rendant compte du réel comme peu de réalisateurs et créant, pour ce faire, une texture palpable, une matière cinématographique totale, souvent bouleversante d'évidence. « Tout part d'un lieu, explique-t-il en décrivant son travail. Je suis saisi par ce lieu (ici, Verviers) et tout se développe à partir de lui. Je pars en repérage photographique, je prends des centaines, des milliers d'images. Je commence aussi des carnets de notes dans lesquels j'inscris au fur et à mesure les éléments de la fiction qui naît puis se développe. J'interroge aussi des gens, j'enregistre leurs témoignages sur cassettes. J'en ai une bonne centaine pour "Australia", où l'on entend des industriels, des ouvriers de la laine évoquer la période où se déroule le film. Tout se construit ainsi, d'une manière multiple, simultanée, proche de la perception qu'on a dans la vie réelle. »

« Australia » n'est pas avare de beautés. Visuelles avec ses trois palettes de couleur, l'australienne, l'anglaise et la verviétoise, avec ses contre-jours et ses plans nettement définis. Narratives avec son découpage exemplaire. Émotionnelles, bien sûr, même si l'histoire d'amour n'est pas le meilleur élément du film. Sensuelles enfin et peut-être surtout quand le spectacle devient la vie elle-même et que l'écran s'oublie, retrouvant une vertu somme toute originelle du cinématographe, et qu'expriment mieux que toute autre les quelques images muettes du film. **Louis Danvers** ■